



## DES LEVIERS SPIRITUELS FACE À L'ÉCO-ANXIÉTÉ

Docteur Laelia BENOIT,  
pédopsychiatre

Sœur Hélène NOISETTE,  
théologienne

Le réseau  
Bible et Création



## Le réseau Bible et Création

Le réseau Bible et Création offre un lieu de partage et de réflexion aux membres des Églises luthériennes et réformées françaises, et de leurs œuvres et mouvements, sur les menaces qui pèsent sur la création. À l'écoute de la Bible, en dialogue et synergie avec les Églises sœurs, le réseau réunit, élabore et met à la disposition des paroisses et Églises locales et des instances ecclésiales des ressources théologiques, scientifiques, éthiques, liturgiques ou pratiques, pour que chacune et chacun puisse contribuer à relever les défis, notamment spirituels, que pose la crise écologique pour nos Églises. Le réseau participe à l'animation de la réflexion sous diverses formes, suscite et accompagne le développement de propositions opérationnelles, et représente l'EPUDF au sein de la commission Écologie et Justice Climatique de la Fédération Protestante de France.

Après une pause forcée liée à la crise sanitaire de la Covid 19, le réseau a repris l'organisation de conférences en mars 2023, au temple de l'Église protestante unie de Pentemont-Luxembourg, avec la question suivante : « Des leviers spirituels face à l'éco-anxiété ? » dont le point d'interrogation a été retiré pour le titre de cette brochure au vu des conclusions de la discussion. Cette conférence a été co-organisée avec l'association Église verte.

Le texte des conférences a été établi par Vincent Wahl et Corinne Bitaud et revu par les intervenantes.

### Laelia Benoit

Le docteur Laelia Benoit est pédopsychiatre, chercheuse à l'Inserm au Centre de Recherche en Épidémiologie et Santé des populations, et chercheuse associée au Yale Child Study Center à New Haven, aux États-Unis. Elle étudie le lien entre la société et la santé mentale des enfants et adolescents. Elle est l'auteure de *L'adolescent fragile – Peut-on prédire en psychiatrie ?* et de *Phobie scolaire – Retrouver le plaisir d'apprendre*. Depuis 2021, elle étudie l'impact du changement climatique sur le bien-être et la santé mentale des enfants et des adolescents en partenariat avec trois pays : les USA, le Brésil et la France. Dans un article publié par *Le Monde* en janvier 2022, elle déclarait que « l'inaction climatique est une forme d'abus contre la jeunesse ».

### Hélène Noisette

Sœur Hélène Noisette est ingénieure agronome et sœur auxiliaire. Elle est spécialiste de théologie morale et notamment de l'éthique des vertus dans *Laudato Si*, l'encyclique du pape François sur l'écologie intégrale. Dans un article de la revue *Projet*, publié en 2022, elle rappelait qu'un travail œcuménique de plaidoyer très important avait été réalisé en amont de la COP 21, et soulignait l'implication forte des protestants dans ce travail de préparation. Elle est aujourd'hui la référente d'Église verte pour le label des congrégations religieuses apostoliques, et s'est engagée en 2020 dans la déclinaison Jeunes d'Église verte et dans le label Pollen d'Église verte ; elle a dit à ce sujet que les jeunes devraient être les premiers bénéficiaires d'Église verte.

Le podcast de cette conférence peut être écouté à l'adresse suivante :  
Des leviers spirituels face à l'éco-anxiété ? ([audiomeans.fr](https://audiomeans.fr))



## Introduction

Corinne Bitaud,  
chargée de mission Écologie  
et Justice Climatique pour l'EPUDF



Une enquête internationale conduite auprès de 10.000 jeunes a récemment mis en évidence une très grande inquiétude de cette classe d'âge face à la crise climatique, qui se traduit chez plus de la moitié d'entre eux par un sentiment de colère, de culpabilité et/ou d'impuissance. Baptisé « éco-anxiété », ce sentiment n'est pas considéré comme une pathologie mais comme une réaction saine et légitime témoignant d'une conscience environnementale et d'une empathie pour le vivant. Cependant, ces émotions fortes peuvent susciter une réelle souffrance chez les personnes concernées.

Une encyclopédie en ligne bien connue nous dit que le mot éco-anxiété est un néologisme apparu dans les années 90, qui correspond à un concept théorisé dès le début des années 70. En France pourtant, il n'a commencé à être plus largement utilisé que récemment, à partir de la toute fin des années 2010, et notamment au moment de la sécheresse de 2019. Nous nous en sommes emparés, pour examiner s'il pouvait être pertinent à articuler avec les approches spirituelles de l'écologie sur lesquelles travaillent le réseau Bible et Création et l'association Église verte.

Pour nous aider à y réfléchir, nous avons invité le docteur Laelia Benoit, pédopsychiatre, et Sœur Hélène Noisette, théologienne. À l'issue de leurs exposés, nous ouvrirons le débat pour approfondir notre compréhension de la situation, et imaginer la façon dont les Églises peuvent jouer leur rôle d'annonce d'une Bonne Nouvelle en Jésus-Christ face à (ou dans) cette souffrance particulière.



## Racines, ressorts et manifestations de l'éco-anxiété

Laelia Benoit



Laelia Benoit travaille depuis deux ans aux États-Unis ; elle a fait son clinicat sur la situation d'enfants et adolescents qui étaient harcelés à l'école.

### A. De l'angoisse scolaire à l'angoisse climatique

Étudiant initialement l'angoisse scolaire, elle est venue au thème de l'angoisse climatique. Elle cite l'interrogation symptomatique d'un élève : « Je veux bien retourner à l'école, mais qu'est-ce qu'on y apprend d'utile ? » Elle précise que cette interrogation porte notamment sur la capacité de l'école à fournir aux jeunes des leviers d'action face aux enjeux de la crise écologique.

Autre profil rencontré : un adolescent présentant des troubles autistiques modérés avait mis en place différentes règles dans sa famille : débranchement d'appareils électriques, insistance sur le véganisme. La famille a demandé : « Docteur, c'est son autisme ou sa génération ? » La réponse est que c'est sa génération et que l'autisme lui donne une forme de raideur dans l'application des règles, mais aussi l'énergie pour poursuivre. C'est là le point de départ du questionnement de Laelia Benoit : comprendre le point de vue des adolescents, saisir leur expérience, pour en dire quelque chose aux adultes.

Le programme de recherche qu'elle a engagé il y a deux ans concerne des enfants/adolescents de 6 à 18 ans : 35 américains, 35 français et 50 brésiliens. Jusqu'à présent, toutes les enquêtes concernaient les plus de 15 ans, c'est donc une originalité de celle-ci de concerner des enfants plus jeunes, de même que la prise en compte de différences culturelles entre le Brésil, les États-

Unis et la France. On étudie ici en particulier l'incidence du contexte socio-culturel du Brésil.

La conclusion (provisoire) de cette étude est que les enfants et adolescents sont très intéressés par le changement climatique, sans que cela les empêche de vivre. On ne note pas de traumatisme.

Les adultes sont en revanche de plus en plus inquiets du changement climatique, ce qui a été bien établi par le Yale Programme on Climate Changes (*Planet change communication*). C'est une enquête annuelle sur un échantillon représentatif de la population américaine :

- plus de 70% des adultes déclarent avoir fait l'expérience personnellement du changement climatique,
- plus de 75% pensent qu'il aura un impact négatif sur les générations futures,
- plus de 50% se sentent impuissants (*helpless*).

Ainsi que cela est possible aux USA, cette enquête inclut des critères d'ethnicité. Elle montre que les populations les plus vulnérables (« minoritaires » au sens sociologique, c'est-à-dire ayant moins de pouvoir) sont les plus inquiètes : les femmes plus que les hommes, les personnes à faible revenu, les minorités ethniques. Ces résultats apparaissent donc comme à contre-courant des préjugés sur le fait que ces préoccupations concerneraient les personnes les plus riches et les mieux insérées. Il n'est pas possible de conduire des analyses de ce type en France car ces questions sur l'origine ne sont pas légalement possibles.

L'éco-anxiété, telle que définie par l'association de psychiatrie d'Amérique du Nord, couvre une large gamme d'émotions : tristesse, culpabilité, indignation, mais aussi des émotions positives : espoir, altruisme, engagement.

L'émotion d'angoisse et d'anxiété est une « émotion-masque » ; c'est la première chose que l'on ressent quand on ne sait pas ce que l'on ressent. En psychologie, on aide les gens à creuser, à traverser leur angoisse pour savoir ce qu'il y a derrière. C'est ce que font souvent les personnes éco-anxieuses. Certaines évoquent un « deuil écologique », et parlent d'émotions diverses telles que l'incrédulité, la tristesse, la colère, etc. Ce deuil se termine souvent par un changement personnel qui procure une sensation de légèreté.

Le terme éco-anxiété permet de recouvrir tous ces différents aspects. Le terme « solastalgie » signifie « avoir le regret ou éprouver le manque de quelque chose qui était là mais qui a changé – par exemple un lieu – alors que l'on n'a pas soi-même changé. Se souvenir, par exemple, de la neige de son enfance. Ce lieu, on ne l'a pas quitté, mais c'est lui qui a changé. Le terme a été créé par Glenn Albrecht, australien, pour désigner une telle expérience vécue par des fermiers australiens. Laelia Benoit n'utilise pas ce terme, parce qu'elle travaille avec des enfants et des adolescents dont la problématique n'est pas le retour sur le passé. Le terme éco-anxiété est plus inclusif.

Elle souligne que toutes ces émotions paraissent saines à partir du moment où l'on a saisi l'ampleur des dégâts.

## B. La dimension spirituelle de l'éco-anxiété

Une étude conduite sur des articles de presse, notamment américains, concernant l'engagement des enfants et adolescents sur le sujet de la crise climatique, a montré de façon surprenante que les *media* font preuve d'« infantisme » (en anglais « *childism* », construit en parallèle à « *racism* » ou « *sexism* » pour désigner des préjugés envers les enfants) en caricaturant, malgré eux ou volontairement, cet engagement.

Cette revue des *media* identifie 4 types de caricatures :

- ce sont des militants bruyants et perturbateurs (et peut-être ont-ils trouvé là un prétexte pour sécher l'école ! ) ;
- ce sont des enfants adultifiés, matures avant l'heure, parce que les adultes ne prennent pas leurs responsabilités ; cette caricature n'est pas malveillante mais elle suppose que les jeunes vont régler les problèmes eux-mêmes ;
- ce sont des victimes totales du changement climatique (discours misérabiliste, approche par la pitié) ;
- ou encore positivement à l'excès : les enfants sont vus comme nos sauveurs : « enfin, la génération Z est là, ils ont tout compris. Nous avons été médiocres, ils vont prendre les choses en main et sauver le monde ».

À partir de ces observations, Laelia Benoit s'est intéressée à la dimension spirituelle de l'éco-anxiété. En effet, si les adultes caricaturent la position des jeunes, c'est probablement qu'ils cherchent à se défendre contre quelque chose de très angoissant pour eux-mêmes (cf. la psychologie existentielle du psychiatre et psychanalyste Irvin Yalom pour qui la spiritualité, organisée ou non en religion, permet de trouver des réponses à plusieurs grandes angoisses). La question des angoisses existentielles a été laissée de côté par Freud. Les psychiatres et les psychologues ne sont pas formés pour travailler sur ces angoisses, mais pour autant des gens viennent les consulter à ce sujet.

Yalom décrit 4 types d'angoisse existentielle :

- l'angoisse de mort – et on voit bien ici le lien avec les questions climatiques : caricaturer la position des jeunes sur le climat nous permet peut-être d'éviter de nous confronter à cette angoisse de mort ;
- l'angoisse de la liberté et donc de la responsabilité, car si je suis libre, je suis responsable de mes actes ou de mon inaction ;
- l'angoisse de l'isolement, car finalement nous sommes isolés dans notre expérience de la vie, malgré notre entourage et malgré l'amour que nous pouvons recevoir et donner ;
- l'angoisse du sens de la vie, qui n'est pas la plus compliquée à résoudre parce que beaucoup de religions ou spiritualités (christianisme et bouddhisme par exemple) invitent à traverser notre vie en sachant que son sens se donnera ensuite.

### C. Questions dérivées

L'éco-anxiété des jeunes nous renvoie à diverses questions, dont celle de la démographie et celle de la sobriété heureuse.

#### 1. Peut-on encore avoir des enfants, dans ce monde en crises ?

Des jeunes se posent très concrètement cette question, ce qui n'est pas sans interpeller les grands-parents ou aspirants grands-parents ! Il est exact que la démographie mondiale ne cesse d'augmenter (même si ce n'est pas le cas en Europe), jusqu'à des seuils qui deviennent problématiques.

Si l'on considère cet enjeu au niveau mondial, il y a un risque de glisser dans des postures moralisatrices par rapport à des pays qui n'ont pas les mêmes moyens ou politiques de régulation des naissances. Il est clair que la politique nataliste française a aussi pour fonction de faire perdurer le système de retraites, qui repose sur la génération suivante, ce qui génère des *a priori* sur la nécessité du renouvellement des générations. La discussion n'est pas simple.

Enfin en France, le « regret parental » est une question de moins en moins taboue. De plus en plus de jeunes parents s'autorisent ainsi à dire qu'ils regrettent d'avoir eu des enfants ou qu'ils n'en ont pas le désir. C'est une vraie évolution sociétale ; quelle est la place que nous faisons à ce type de choix de vie ? Quelle écoute est donnée à cette parole ? La question climatique vient au milieu de tout cela mais n'en est pas forcément le seul facteur.

#### 2. La « sobriété heureuse »

Comment être heureux alors que nos modes de vie doivent devenir beaucoup plus simples, parce que nos achats ont un impact carbone : pas de voyage au bout du monde, pas d'achats énormes, réutilisation, faire soi-même, se déplacer beaucoup moins, accepter de gagner moins d'argent parce qu'il va falloir libérer du temps pour pouvoir faire des choses soi-même... Vivre avec moins, mais vivre mieux !

Comment porter cette sobriété heureuse dans une société où il y a parfois des accusations de moralisme, d'imposition agressive des choix, d'écoterrorisme... Comment rendre cette sobriété inspirante par le bonheur qu'elle suscite ? C'est le bien-être que nous pouvons observer chez d'autres personnes ou dans d'autres foyers qui nous inspire. Les recherches en psychologie ouvrent des perspectives.

Plusieurs auteurs dont Alice Miller étudient la question suivante : comment éduque-t-on les enfants à la sobriété ? Beaucoup d'enfants sont éduqués à être sérieux, sages, à ne pas trop dépenser ou consommer, mais souvent de manière punitive. Cela provoque une « dissociation », c'est-à-dire une coupure avec ses émotions. Une hypothèse de travail de Laelia Benoit est qu'une partie des personnes qui optent pour la sobriété auraient appris, parfois dès l'enfance, à se couper de leurs émotions ; cela s'illustre autant dans l'austérité protestante

que dans le dolorisme catholique. Nous venons d'un passé où l'on réfrénait beaucoup les impulsions des enfants, parce que « pouvoir se restreindre, c'est mieux ». Ces personnes sont-elles vraiment heureuses ? On peut avoir des effets « rebond » avec un rejet en bloc de ces contraintes à l'âge adulte ouvrant sur des consommations effrénées, des addictions... Il n'est pas exclu que notre société toute entière ait vécu cela après les restrictions sévères imposées par la Seconde Guerre mondiale, et que l'on soit aujourd'hui dans une forme de « rattrapage », qu'on ait eu besoin de lâcher quelque chose. Peut-on trouver une voie alternative, entre la contrainte et le consumérisme ?

Par exemple, en Scandinavie, l'éducation est peu consumériste en termes matériels, mais très chaleureuse en termes relationnels et humains. On ne cède pas aux colères provoquées par les frustrations mais on reconforte les enfants : « Je sais, c'est frustrant, c'est difficile, mais on est là ensemble. » Cette éducation valorise également l'expression corporelle de la tendresse, le « *hugge* » qui ressemble un peu au « cocooning ». On prend beaucoup de temps en famille, pour se dorloter, jouer, boire des tisanes... Depuis plusieurs décennies, les Danois ont des enfants assez heureux et plutôt pas consuméristes, ce qui est meilleur pour la planète.

Il faut avoir conscience que nous venons d'une culture, en France ou en Grande-Bretagne, où à la fin du 19<sup>e</sup> siècle plus on avait d'argent moins on s'occupait de ses enfants (nourrices, internats...), ce qui générait une distance physique importante entre les parents et les enfants.

C'est peut-être une piste à explorer : comment aller bien, être réellement heureux et satisfait sur le plan émotionnel alors qu'on va devoir consommer beaucoup moins ?



## Parler d'espérance face à l'éco-anxiété

Hélène Noisette



Hélène Noisette est rentrée dans la question écologique par la question de la justice internationale et de la faim dans le monde. En 1992, au moment de la conférence de Rio elle est au collège, s'engage au CCFD et choisit les études d'agronomie. Une autre source d'inspiration pour elle est le scoutisme.

### A. L'espérance chrétienne face à la crise écologique

Le travail qu'elle a effectué en 2015 sur l'espérance chrétienne face à la crise écologique, juste avant la parution de l'encyclique *Laudato Si*, s'est appuyé sur la lecture de Jürgen Moltmann. Dans l'Église catholique, la position générale face aux angoisses provoquées par les dérèglements climatiques lui semblait alors plutôt être « ne vous inquiétez pas », on entendait même parfois des jugements moralisateurs sur le fait d'avoir peur. C'était inaudible et pas aidant. Mais cette réflexion à partir de Moltmann lui a permis d'avancer en intégrant la foi, l'écologie et l'espérance.

Il y a deux façons assez caricaturales de parler de l'espérance qui s'avèrent insuffisantes et surtout qui ne sont pas motivantes pour engager une action et un changement :

- l'espérance que tout va s'arranger, car Dieu va agir ; or ce type de discours est inaudible, suite à un 20<sup>e</sup> siècle rempli d'horreurs ;
- l'idée que les dégâts causés ne sont pas si graves, car le salut est ailleurs que dans le monde ; le salut est loin des contingences (par exemple sur la base de Mt 24.35). L'espérance est alors déconnectée du monde.

Dans l'œuvre de Moltmann, cinq points permettent d'aller contre ces deux idées.

### 1. L'espérance chrétienne ne saurait être l'espérance d'un salut « sans la nature ».

La théologie chrétienne a de tout temps rejeté la manière de penser selon laquelle l'espérance pourrait être celle d'un salut sans la nature, un salut qui se désintéresserait du sort du cosmos. C'est une tentation gnostique, qui finit toujours par séparer le Dieu créateur et le Dieu sauveur, le corps et l'esprit, l'homme et la nature, bien qu'elle reste assez courante dans certains milieux chrétiens. Moltmann montre que l'être humain est un être naturel et relationnel. Il n'existe que par ses liens avec toutes les créatures humaines et non humaines, avec toute la création. Sans ces liens, il n'y a même pas d'humanité, donc parler de salut de l'humanité sans le salut de ces liens, c'est parler d'un salut individualiste et spiritualiste : ce n'est pas parler du salut humain, ce n'est pas prendre au sérieux l'être humain :

« Les êtres humains sont des êtres sociaux et, comme êtres sociaux, ils sont des êtres naturels. C'est pourquoi [...] personne n'a ou ne reçoit la vie éternelle pour lui tout seul, sans la communauté d'autres hommes et sans la communauté avec la création toute entière. » (Moltmann, *La Venue de Dieu*, coll. Cogitatio fidei, p 165)  
« Sans une guérison de la nature, il n'y a pas non plus en fin de compte de salut pour les hommes car les hommes sont des êtres appartenant à la nature. » (Moltmann, *Jésus, le Messie de Dieu*, p 375)

### 2. Cette espérance chrétienne pour le cosmos est possible parce que Dieu est engagé lui-même dans sa création.

Moltmann montre que tout en restant transcendant, Dieu n'est pas un créateur extérieur à sa création, comme un artisan face à son objet. Il n'y a pas d'extérieur à Dieu, Il ne peut créer qu'en Lui un espace pour le monde :

« Le Dieu infini a dû d'abord créer "en lui" un espace pour cette finitude. » (Moltmann, *Trinité et Royaume de Dieu*, p 141)  
« Dieu crée le monde et entre en même temps en lui par son Esprit. » (Moltmann, *Dieu dans la Création*, p 29)

On peut presque parler d'une figure maternelle ; cette image – qui fait référence à la théologie juive du Tsimitsoum – est forte et apaisante.

Dieu a lié son sort à la création : Il « in-habite » le monde par son Esprit ; en Jésus-Christ et par l'Incarnation, Dieu est entré dans le cosmos. Prendre l'incarnation au sérieux, c'est prendre au sérieux l'idée que Dieu fait entrer le monde matériel dans sa propre vie, à l'intérieur même de la Trinité.

Par la résurrection du Christ, « la résurrection est devenue la loi de la création entière » (Moltmann, *Jésus, le Messie de Dieu*, p 355). La résurrection du Christ est une part de la résurrection du monde matériel, elle est déjà le commencement d'une nouvelle création.

Nous pouvons – et donc nous devons – espérer une résurrection pour l'ensemble de la création :

« L'avenir de Dieu, en tant qu'avenir du Créateur, concerne la totalité de la création [...] Si nous cessons d'espérer pour une seule créature, Dieu pour nous ne serait pas Dieu. » (Moltmann, *La Venue de Dieu*, p 166-167)

### 3. Cette espérance pour le cosmos se dit toujours à la lumière du mystère pascal.

L'espérance n'est audible que si elle ne nie pas la mort et si elle ne nie pas que quelque chose doit mourir, qu'il y a des morts à traverser.

L'espérance chrétienne ne nie pas la mort qui est à l'œuvre, la souffrance qui est à l'œuvre. À la lumière de la croix, l'espérance n'est pas naïve. Elle sait que les crises que nous traversons sont le résultat d'un péché, qui entraîne des morts. Elle sait que quelque chose doit mourir pour que quelque chose d'autre puisse jaillir : nos modes de vie, des systèmes... Moltmann critique les « eschatologies linéaires », les visions linéaires de l'histoire, du progrès et de la croissance, qui viseraient à faire perdurer un système, en l'aménageant éventuellement à la marge, avec des « aménagements verts ». Oser regarder la part de mort, c'est oser se dire qu'il y a des changements radicaux à vivre. Cela permet d'accepter les pertes en cours et à venir, de ne pas tenter de concilier profit financier, progrès et environnement avec des « justes milieux qui ne vont que retarder un peu l'effondrement » (*Laudato Si*, n°194), pour regarder en face

ce quelque chose qui meurt, en refusant les aménagements superficiels. Il s'agit de refuser le « progrès » et la croissance comme uniques solutions.

*« La doctrine chrétienne de l'espérance [n'est pas] l'optimisme léger des faux prophètes qui disent : "Paix, paix, et il n'y a pas de paix" (Jr 8.11). L'eschatologie n'est pas une doctrine qui enseigne le happy end de l'histoire du monde. Dans la situation présente de notre monde, la consolation facile est tout aussi fatale que la désolation profonde. » (Moltmann, La Venue de Dieu, p 287)*

Il ne s'agit pas non plus de se laisser aller à une désolation profonde : parler d'espérance à la lumière du mystère pascal c'est accepter la mort, mais aussi croire que la vie est promise, que du nouveau va jaillir à travers la mort ; cette posture permet d'espérer cet inattendu, de résister à la désespérance. Devant la Passion comme devant la crise écologique, on peut rationnellement prévoir la mort, mais pour l'avenir espérer la vie.

Moltmann établit en effet une différence entre « futur » et « avenir ». Le futur est ce que l'on peut prévoir dans une succession d'événements, à partir du présent. L'avenir regarde le nouveau qui peut encore jaillir et qui interrompt la succession temporelle rationnellement prévisible, l'inattendu dans lequel le croyant reconnaît la présence de Dieu qui vient :

*« La memoria resurrectionis Christi nous permet de voir "à travers l'horizon", comme le dit l'expression indonésienne qui signifie l'espérance : de voir à travers l'horizon de la fin du monde le monde nouveau de Dieu. » (Moltmann, La Venue de Dieu, p 287)*

L'espérance est quelque chose qui croit que du neuf va arriver et donne d'en repérer les prémices, le « plus » imprévu de l'ordre de la grâce qui jaillit parfois au sein même des engagements écologiques.

4. L'espérance chrétienne n'est pas une espérance en un au-delà déconnecté de ce que nous vivons aujourd'hui. Elle ouvre à l'action.

L'espérance à la lumière de Pâques donne sens à l'agir humain. Le salut pour Moltmann n'est pas un saut entre cette terre et celle que nous attendons, il n'y a pas de rupture entre

actuellement et la terre et les cieux nouveaux. Le Ressuscité est bien le Crucifié. Ce n'est pas une nouvelle création, mais une transfiguration :

*« La nouveauté eschatologique crée elle-même sa continuité dans la mesure où elle ne détruit pas ce qui est ancien, mais l'assume et le recrée de façon nouvelle. Il n'y a pas une autre création venant prendre la place de cette création-ci, mais "il faut que cet être corruptible revête l'incorruptibilité" (1 Co 15.53). » (Moltmann, La Venue de Dieu, p 49)*

Comment ça marche ? Cette continuité, dit Moltmann, est assurée par l'amour vécu dès aujourd'hui, qui est « un principe de vie éternelle » dans le monde, « une force immanente de résurrection dans la chair ». Dans l'amour vécu, les liens tissés, il y a ce ferment de résurrection, qui assure la continuité et dit cette nécessaire transfiguration.

*« La résurrection est l'accomplissement transcendant de l'amour. » (Moltmann, Jésus, le Messie de Dieu, p 361)*

La résurrection n'est pas notre œuvre, elle est totalement reçue de Dieu, mais elle n'est pas déconnectée de ce que nous vivons et elle nous met en capacité d'être ressuscités. Ainsi, l'espérance n'abolit pas l'éthique. Ces liens tissés, cet amour vécu sont la force de résurrection dans le cosmos, c'est cela qui fait que ce que nous faisons a du poids.

5. Mais en même temps cette action est possible parce que le résultat (le salut) est attendu d'un Autre.

L'action écologique est confrontée au « à quoi bon ? », à son inutilité. À quoi bon prendre le vélo, etc. Je n'attends pas que le salut vienne de mes actions, mais elles manifestent le poids d'éternité de l'amour vécu en actes. Dieu peut prendre et transfigurer ces actions. Il y a donc une éthique possible, une action possible aujourd'hui même si on attend le résultat d'un Autre car l'horizon des défis écologiques dépasse effectivement nos possibilités.

Un jésuite dit : *« Laisser l'avenir entre les mains de Dieu, c'est poser une attitude bénéfique entre l'action posée et Dieu, c'est admettre que le succès n'est pas assuré par nos seuls efforts et nos vertus mais qu'il est donné par Dieu selon le mode qui est le sien, à condition que l'homme ait fait tout ce qu'il avait à faire. » (Paul Valadier,*

*La Condition chrétienne*, 2003, p 47) Même si ce « à condition que » pourrait être discuté d'un point de vue protestant !

Au fond, c'est bien parce que je crois que mon agir éthique a un poids que je peux agir, mais en même temps c'est bien parce que je crois que l'avenir est entre les mains de Dieu et pas de mon agir que je peux continuer d'agir même dans la désespérance.

## B. Pistes de ressources spirituelles

### 1. Une attitude spirituelle

Les ressources spirituelles que peut offrir l'Église sont de deux ordres :

- annoncer l'espérance à la lumière du message pascal. Regarder la mort en face est insupportable... et il y a peut-être quelque chose de cela dans le déni de certains face au dérèglement climatique. Mais on peut regarder « à travers » la mort, sans fascination, ni défi, ni paralysie. C'est une forme de combat spirituel de ne pas être dans le déni, ni fasciné par la mort ;
- la culpabilité peut devenir elle aussi insoutenable. Notre foi dans le pardon permet de la dépasser.

### 2. La foi en la résurrection : une ouverture sur l'avenir pour vivre le présent

*« L'avenir messianique de Dieu accroît son pouvoir sur le présent. Des perspectives nouvelles s'ouvrent. Les lois et les puissances du passé "n'obligent plus" [...] Le chemin est libre pour des développements alternatifs [...] dans le kairos du retournement. »* (Moltmann, *La Venue de Dieu*, p 89)

Le chrétien n'est pas délivré de la mort, mais de la peur de la mort, cf. He 2.15 : « *délivrer ceux qui, par crainte de la mort, passaient toute leur vie dans une situation d'esclaves* ».

Clive Hamilton, dans *Requiem pour l'espèce humaine*, compare le dérèglement climatique à l'annonce d'une maladie dégénérative : un savoir anticipé du futur qui agit comme un poison, qui a le pouvoir d'abolir le présent alors qu'il y a encore une possibilité de vivre et d'inventer quelque chose à vivre.

À l'opposé, l'Apocalypse est un savoir anticipé de l'avenir qui interrompt le présent et

permet de le réorienter. Cet avenir réouvre des possibles dans le présent, même s'il est restreint.

### 3. Un défi éducatif à relever

Le pape François souligne que face au dérèglement climatique, nous devons prendre en compte le fait que ce n'est pas le savoir qui fait changer, ni une morale déontologique formulée en termes de « nous devons faire ça », parce que nous sommes pris dans des addictions (à la consommation notamment) et qu'il ne suffit pas de savoir qu'il y a un problème avec cette addiction ou d'entendre des injonctions morales pour la dépasser. Nous sommes donc face à un défi éducatif : nous ne pouvons apprendre que par l'expérience, et l'expérience qu'autre chose que la surconsommation et nos modes de vie actuels est possible et désirable.

Par exemple, pour répondre à l'angoisse des plus jeunes à propos de la sécheresse hivernale présente, on peut faire la différence entre les conséquences possibles : l'enjeu est-il qu'on ne pourra plus boire, avec une angoisse concrète de mort, ou bien qu'on ne pourra plus remplir nos piscines, laver nos voitures, ni manger des steaks de viande d'animaux élevés au tourteau de soja ou de maïs irrigué ? La seconde situation n'est pas réellement angoissante au final si on a expérimenté que le bonheur est ailleurs.

*« Quelles que soient les ténèbres que nous avons à affronter, seul l'amour justifie la vie et donne sens à l'existence [...] Jusqu'à cinq minutes avant la fin du monde, la vie vaudra la peine d'être vécue parce que, quelles que soient les conditions dans lesquelles nous serons, il sera possible d'aimer. Et que c'est l'amour qui justifie l'existence parce que c'est Lui qui l'a créée. »* (Marc Rastoin, sj, *Vivre sous l'horizon de la fin*)



## Débat

animé par Jean-Philippe Barde,  
membre du réseau Bible et Création



Jean-Philippe Barde propose quelques réflexions pour lancer le débat :

– Quand on aborde le thème de l'éco-anxiété, cela évoque les termes suivants : fin du monde, survivalisme, catastrophisme, collapsologie...

– Les deux exposés nous interpellent sur :  
Quelle articulation avec les adolescents, quels messages à cette jeunesse ? Quelle catéchèse ?

La question chrétienne de l'espérance : Moltmann nous introduit dans la notion du Dieu *semper creator* (cf. Fabien Revol) : attente dans la foi, eschatologie, invitation à nous engager dans le temps de Dieu. L'eschatologie c'est se réveiller ! (Cf. Rm 13 : «*Vous savez dans quel temps nous sommes. C'est l'heure de se réveiller.*»)

**Question : Je constate avec surprise et intérêt une convergence des deux conférencières sur l'importance de l'amour. Pouvez-vous la commenter ?**

Laelia Benoit : Je suis d'accord avec Hélène Noisette à propos des addictions, qui sont nombreuses et variées. Il ne s'agit pas seulement de substances toxiques. On est tous un peu «*addicts*» à différentes choses. Pour pouvoir l'analyser et le traiter, il ne faut pas définir l'addiction par la substance ou l'objet mais par sa fonction : nous distraire, nous aider à nous sentir mieux... On peut être addict à l'envoi de mails, à la télévision ou à nos téléphones, à nos agendas surbookés, au shopping, etc. Ces petits gestes ne mettent pas directement en danger notre santé mais font de nous des consommateurs assez polluants. Allons-nous continuer à mettre la planète en danger pour calmer nos angoisses ?

Souvent, on croit que le problème écologique est une question de «*trop*», et donc qu'il faudrait une éducation au «*moins*». Mais on se trompe, parce qu'une addiction cherche à combler un vide. La bonne question est donc : quel vide cherche-t-on à combler ? Ce n'est pas qu'on a été trop gâté, c'est qu'on n'a pas reçu la bonne chose. On se rejoint donc bien, en effet, sur la question de l'importance de l'amour. Qu'est-ce qui fait qu'un adulte peut laisser une anxiété monter, être capable de l'accueillir ? L'explorer en sachant qu'on va pouvoir aller mieux, être réconforté, sans se jeter sur la surconsommation ?

Les outils de méditation, les spiritualités orientales, le zen, apportent quelque chose dans ces situations parce qu'ils permettent de faire l'expérience de l'angoisse, de la regarder, de l'accueillir. C'est en particulier plus facile si on n'a pas été puni dans notre enfance. Il faut permettre aux enfants d'accepter l'expérience du corps telle qu'elle vient, éduquer à être assez comblé pour ne pas se jeter sur la première distraction venue. L'amour est donc la solution ; il faut trouver comment transmettre un amour qui comble.

**Question : Est-ce que l'excès de visée pédagogique ne massifie pas tout cela ? C'est difficile à recevoir et à assumer.**

Laelia Benoit : Oui, et cela a été montré dans les années 90 par Per Espen Stoknes, un psychologue et député Vert norvégien qui a établi que les campagnes d'information sur le climat de ces années-là ont eu un effet délétère. L'image de l'ours polaire sur son glaçon a paralysé les gens à cause du double effet de l'empathie très forte pour cet animal et du sentiment d'impuissance totale. Pendant 30 ans, on a eu une communication de ce type, à la fois excessivement angoissante sur le plan émotionnel et génératrice d'impuissance quant à notre capacité d'action. Cela a généré de la culpabilité et a détourné les gens de l'écologie. Par conséquent, aujourd'hui on accentue plutôt sur des témoignages positifs de personnes qui agissent, parce que cela fait renaître l'espoir. Cela n'efface pas complètement l'anxiété mais évite une culpabilité massive paralysante. On constate aussi que ce qui aide à aller mieux, c'est l'action collective. Les écogestes sont importants mais n'aident pas les gens à aller

mieux parce qu'on sait que ça ne produit que 30% de diminution de l'impact climatique. Exemples d'actions collectives utiles : des conférences comme celle-ci, des réunions de copropriété pour isoler des logements, des ventes de vêtements d'occasion... Tout ce qui permet de rencontrer des gens, d'avoir plus d'impact.

Question : Je ne suis pas convaincu par l'exemple du Danemark parce que les émissions de CO<sub>2</sub> de ce pays sont supérieures à celles de la France<sup>1</sup>. Faudrait-il parler au pluriel des éco-anxiétés ? Ce n'est pas la même chose d'avoir 18 ans aujourd'hui et de ne pas savoir si on atteindra 50 ans et d'avoir déjà cet âge ; ce n'est pas non plus la même chose de se faire du souci pour l'humanité ou pour l'ensemble du vivant.

Laelia Benoit : Les enfants danois vont mieux que les enfants français... En effet les expériences de l'éco-anxiété sont toutes différentes. Le langage a pour fonction de fédérer autour du choix d'un mot. En France, il nous faut des mots exacts, mais savoir si on est éco-anxieux ou éco-indigné ou éco-en-colère n'est peut-être pas le plus urgent.

Question : La notion d'émotion-masque permet de pousser la réflexion. On pourrait comparer les émotions de différents groupes. Sans aller jusqu'à parler d'amour, on pourrait déjà créer du lien, de la relation. Dans de nombreuses initiatives, ce lien apporte du bonheur. Face à des addictions, des souffrances, on retrouve une autre relation aux autres, à la vie, à nos pesanteurs. Et il ne faut pas oublier la dimension esthétique, la joie des émotions visuelles, qui permet à différentes générations de se rejoindre. Si des gilets jaunes ont été heureux pendant leurs occupations de ronds-points c'est peut-être parce qu'ils ont créé du lien.

Laelia Benoit : Mais dans le contexte qui nous intéresse, on a besoin de lien entre les uns et les autres, et pas contre les autres, même si c'est plus facile de se souder contre quelque chose ou quelqu'un.

Question : Après les petits gestes individuels et les actions collectives, ne faut-il pas passer à une troisième étape, conflictuelle ? L'action

politique, l'opposition, la conflictualité non violente ?

Laelia Benoit : On ne peut pas nier la violence. Il y a des gens qui n'ont rien à perdre parce qu'ils auront toujours les moyens d'aller vivre ailleurs, mais d'autres pas, et c'est en soi une violence. Les rapports de force et de pouvoir existent bien. C'est donc le système qu'il faudrait changer, mais en France, on oublie souvent le niveau de l'action collective et locale : les communautés religieuses et les associations travaillent beaucoup sur ce niveau, mais pas le « Français moyen », qui reste dans l'alternative soit moi, soit les puissants. Aux USA, la morale protestante conduit à accorder plus d'importance à la communauté, via les « *charities* » par exemple. Cela évite de changer le système, mais il y a une vraie force de l'action collective locale et celle-ci prépare probablement des changements systémiques simplement parce que les politiques regardent ce que leurs électeurs veulent... C'est le cas par exemple de la ville de Lyon. Les corporations capitalistes y prêtent aussi attention.

Hélène Noisette : C'est autour de l'action collective de proximité que l'on peut voir la plus grande efficacité.

Question : Comment pouvons-nous nous débarrasser de l'idée que nos actions sont inutiles parce que le salut est donné par Dieu ? Moltmann souligne que le commandement d'aimer comme soi-même peut dériver vers l'individualisme alors que le texte du Lévitique dit d'aimer « comme faisant partie d'une même communauté ». Vu ainsi, l'amour n'est plus une notion passe-partout.

Question : Il y a une dimension de justice qui est vraiment importante, il n'y a pas que l'espérance ! Quel est le discours des Églises à ce sujet ? Il est légitime de parler de justice parce que cette question parcourt tout le texte biblique, et d'autant plus dans un contexte où l'on criminalise de plus en plus l'engagement écologique.

Hélène Noisette : L'amour inclut cette notion de justice. L'amour, c'est effectivement le fait d'intégrer autrui dans ma communauté. Il y a un appel à élargir cette conception aux non-humains. Je reprends l'analyse de Noëlie Kem qui fait une thèse sur ce sujet : dans le livre

<sup>1</sup> Émissions du Danemark 4,9 t de CO<sub>2</sub> par personne et par an, France 4,2 t (données OCDE).

des Actes, la conversion invite à dépasser le cercle restreint du judaïsme pour atteindre toute l'humanité ; aujourd'hui, la conversion nous appelle à dépasser le cercle restreint de l'humanité. Il y a là un parallèle que nous pourrions établir.

Question : Une partie de notre contribution comme chrétiens aux débats écologiques est peut-être le regard assez unique que nous pouvons porter sur l'articulation amour-justice, qui n'est pas toujours présente dans d'autres systèmes de pensée. Mais dans la Bible, cette question est traitée de façon très personnelle, parce que Dieu est un Dieu personnel...

Hélène Noisette : On peut en effet s'inspirer en particulier des livres prophétiques sur la tradition d'appel à la justice.

Question : L'espérance devrait être fondamentale dans notre réflexion. L'éco-anxiété n'a rien de nouveau, comme le montre une lettre de St Jérôme à St Augustin arguant que l'humanité est déjà trop nombreuse et va donc disparaître. Ces grandes anxiétés sont antichrétiennes ; nous n'avons pas peur que le monde disparaisse.

Corinne Bitaud : Les rapports du GIEC établissent néanmoins très clairement la possibilité que les conditions climatiques se détériorent au point de rendre physiquement invivables de très larges régions du monde. Au-delà du point de vue de St Jérôme – qu'il est difficile de qualifier d'anti-chrétien –, chacun est invité à prendre connaissance des éléments factuels présentés dans la synthèse du sixième rapport, publiée ce 20 mars 2023.

47 rue de Clichy 75009 PARIS  
Tél. 01 48 74 90 92  
<https://epudf.org>

-



**@epudf\_france**

